

DE L'HOSPITALITÉ CHEZ LES ARABES.

Un correspondant nous demande notre opinion sur l'hospitalité arabe, vertu qui lui semble un peu en baisse chez les Indigènes. Le sujet a de l'importance en lui-même ; et, de plus, il emprunte un intérêt particulier aux circonstances actuelles ; nous répondrons très-volontiers à l'appel de notre honorable confrère.

Disons, d'abord, qu'après le triple fléau des sauterelles, de l'épidémie et de la sécheresse, il n'est pas étonnant que les Arabes soient moins hospitaliers que d'habitude. Mais loin de leur en faire un reproche, nous voudrions qu'ils le fussent moins encore : tout le monde y gagnerait, nous aussi bien qu'eux.

Comme notre assertion a l'inconvénient de ressembler à un paradoxe assez téméraire, nous prions le lecteur de suspendre son jugement jusqu'à ce que la cause soit plaidée à fond ; il verra alors que nous avons de puissantes raisons pour nous exprimer comme nous venons de le faire.

Nous admettons pourtant, en principe, que l'hospitalité soit une vertu en général et une vertu nationale chez les Arabes, puis nous ajouterons que c'est peut-être la seule qu'on ne leur ait pas contestée, eux à qui il est de mode en ce moment de contester toute espèce de bonne qualité. Quant à nous, nous n'avons jamais vu sans être touché, un pauvre ou un voyageur recevoir chez les Indigènes le gîte et la nourriture sur ce simple appel : *Dif Allah !* hôte de Dieu ! Ce tribut payé au sentiment, raisonnons un peu.

Certes, étant donnée l'organisation arabe telle que nous l'avons trouvée en arrivant ici, l'hospitalité était une nécessité sociale non moins qu'une vertu. Sans elle, les voyages de quelque durée devenaient impossibles dans le pays arabe dont les différentes parties demeuraient presque sans communications possibles entre-elles, au moins à de grandes distances. Dès-lors, comment auraient circulé les colporteurs qui apportent dans les tribus tant d'objets indispensables et les trafiquants de toute espèce ? Cor-

ment la plupart des dévots auraient-ils pu accomplir le pèlerinage, ayant à traverser des contrées sans auberges, sans boulangers, ni bouchers, etc. ?

D'ailleurs, chacun semble avoir eu intérêt parmi les Indigènes à créer et à maintenir les habitudes hospitalières, car celui qui les exerçait aujourd'hui, pouvait être appelé à en profiter demain.

Cependant à côté d'avantages incontestables, il y avait de graves inconvénients : en fait, l'hospitalité faisait naître et entretenait une masse de vagabonds où se recrutait amplement la redoutable armée des malfaiteurs de toute espèce.

Ce danger, sur lequel nous reviendrons bientôt avec plus de détail, n'avait pas échappé à l'administration française, qui n'a jamais cessé de se préoccuper des intérêts du pays et notamment du progrès social des Indigènes. Mais croyant devoir commencer la réforme par une mesure qui dût moins répugner aux mœurs et aux habitudes séculaires des Arabes, elle engagea d'abord les chefs, par une circulaire, à ne pas recevoir les Européens, dont bon nombre, il est vrai, abusaient un peu de l'hospitalité indigène, et imposaient à son budget un surcroît assez lourd de dépenses tout à fait imprévues.

Mais les meilleures choses ont leurs inconvénients ; en voici un échantillon de ceux de cette mesure : nous les empruntons aux aventures d'un voyageur, qu'une mission officielle avait amené, il y a une douzaine d'années, chez les Si Ahmed ben Youssef, entre Berrouaguia et Aumale, et qui ignorait la circulaire dont il s'agit, dont il n'eut connaissance que par le refus formel d'hospitalité de la part du chef du campement où il avait dû s'arrêter, d'après son itinéraire. Ce refus était d'autant plus embarrassant pour lui qu'il était fort probable que les chefs voisins l'imiteraient, et que notre voyageur, qui ne l'avait pas prévu, se trouvait sans aucunes provisions de bouche. Le dialogue suivant s'établit alors entre lui et le cheikh du douar.

Le Voyageur. — Je trouve très-juste qu'on ait exonéré les Arabes de la coûteuse obligation de nourrir les Européens de passage. Je me bornerai donc à te prier de m'indiquer une auberge où je puisse aller loger et prendre mes repas.

Le Cheikh. — Il n'y a pas de ces établissements chez nous.

Le Voyageur. — Alors tu voudras bien me faire donner, moyennant mon argent, bien entendu, de la nourriture et un abri.

Le Cheikh, rouge d'indignation. — Est-ce que tu me prends pour un gargotier ?

Le Voyageur. — Non, et je suppose que les autres chefs échoués sur ma route ne le sont pas plus que toi ; d'où il résulte — votre pays n'ayant pas d'auberges — que je dois mourir d'inanition sur le grand chemin. Cependant, quoique la chose soit très-conforme à la logique, elle ne me plaît pas du tout ; et je tiens, faute de mieux, à en faire supporter la responsabilité morale, sinon matérielle, au premier Arabe qui m'aura refusé l'hospitalité, c'est-à-dire à toi. Je reste donc sous ta tente jusqu'à ce que mort s'en suive.

Et en conformité avec cette déclaration catégorique, le voyageur s'étendit tranquillement sur le tapis, prenant la position d'un homme qui va s'abandonner au sommeil, afin d'essayer, sans doute, si le proverbe *qui dort dîne* n'est pas une mauvaise plaisanterie.

Mais le cheikh avait compris la leçon ; et il le prouva bien en faisant servir au voyageur affamé un excellent couscoussou, en dépit de la circulaire.

Et cependant la circulaire était juste et bonne au fond ; seulement, il lui manquait un complément essentiel, l'*auberge*. Et il lui manquait encore cet autre complément bien autrement essentiel que nous formulons dans l'article suivant :

« Ne seront pas admis au bénéfice de l'hospitalité les mendians valides et les vagabonds musulmans reconnus. »

En effet, les gens qui n'aiment pas le travail, — et ils sont nombreux partout, — peuvent en pays arabe se livrer tout à leur aise au culte de la paresse, moyennant le système d'hospitalité exagéré et peu intelligent qui règne parmi les Indigènes. Depuis l'Océan atlantique jusqu'en Syrie et même au-delà, un fainéant est sûr de rencontrer partout sur sa route, et chaque jour, l'abri et la nourriture gratuitement. Comment résister à

une pareille séduction quand on appartient à une race dont les besoins sont si peu nombreux ?

Nos ancêtres en ont su quelque chose, eux qui ont eu au moyen-âge des bandes de vagabonds analogues à ceux des Arabes de nos jours et qu'on appelait *coquillards* à cause des coquilles qui ornaient leurs habits. Ces soi-disant pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, qu'ils n'avaient jamais visité, avaient aussi résolu le problème de vivre sans travailler ; et il fallut que l'autorité s'en mêlât pour faire cesser la honteuse et onéreuse exploitation qui se pratiquaient sous le masque de la religion, ne se contentant pas toujours de mendier et prenant assez souvent le bien d'autrui au lieu de le demander.

Il est si doux, partout et toujours, de pouvoir chanter, comme aux ateliers nationaux :

Nourri par la patrie, etc.

Les chefs indigènes avec qui nous avons eu occasion de parler des dangereux abus de l'hospitalité arabe, en convenaient eux-mêmes ; mais ils objectaient que leurs pères l'avaient ainsi exercée et qu'ils ne pouvaient faire autrement qu'eux.

Or, on est aujourd'hui en mesure d'opposer des arguments bien graves à cette objection, peu sérieuse d'ailleurs.

En effet, à la suite des divers fléaux qui ont sévi sur l'Algérie depuis quelques années, la famine surtout, les Indigènes ont bien été forcés de se départir de leur système beaucoup trop large d'hospitalité, et c'est naturellement aux dépens des vagabonds reconnus que les restrictions ont commencé. Ceux-ci, repoussés partout de la tente, se sont rués sur nos villes et nos villages ; et quand on leur a offert du travail — à eux qui n'ont jamais fait œuvre de leurs mains — ils ont naturellement refusé. Il n'en pouvait être autrement de la part de gens pour qui le travail est chose tout à fait inconnue et qui sont tout disposés à répondre comme ce mendiant espagnol, jeune et vigoureux, à qui l'on faisait observer qu'étant valide il devrait travailler : « Je vous demande de l'argent et non des conseils. »

D'où les gens toujours pressés de conclure du particulier au général et la plupart du temps sans connaissance de cause, ont

conclu que tous les Arabes sont des paresseux invétérés qui aiment mieux mourir de faim que de travailler.

Il suffisait pourtant d'aller sur les grandes routes et sur les marchés et d'y voir la multitude de ces Arabes venant vendre les produits de leur travail, pour comprendre la fausseté et l'injustice de cette accusation. Mais on a jugé de toute une race par la caste honteuse qui la ronge elle-même !

On pourra dire à *quelque chose malheur est bon*, si le déchaînement hostile contre les Arabes suscité par de fâcheuses apparences, et qui a été bien loin dans une occasion toute récente, leur fait enfin comprendre les vérités que voici :

D'abord, que l'hospitalité accordée au premier venu, sans discernement ni mesure, a créé parmi eux une classe considérable de mendiants vagabonds qui n'éprouvant pas le besoin de gagner leur vie par eux-mêmes, sont un fardeau très lourd pour leurs coréligionnaires et autant d'individus perdus pour le travail national ;

Que ces vagabonds, assez dénués de sens moral pour rechercher cette manière de vivre aux dépens du prochain, ce qui est un véritable vol au fond, deviennent promptement capables de toute espèce de méfaits ;

Que les Européens, avec lesquels ils sont désormais appelés à vivre et dont ils ont tant d'intérêt à gagner les sympathies, les jugent précisément d'après ces vagabonds qui refusent le travail, d'où l'opinion erronée, dans sa forme trop générale, que nous citions tout à l'heure.

En somme, les Arabes sont triplement lésés dans cette circonstance :

1^o Car ils corrompent sans le vouloir une partie considérable de leur propre population en lui fournissant par une pratique trop large de l'hospitalité, les moyens de vivre indéfiniment sans rien faire ;

2^o Ils s'imposent le fardeau d'une très-lourde taxe des pauvres ;

3^o Ils s'exposent enfin à devenir solidaires devant la population européenne des méfaits de ces bandes de vagabonds qu'ils ont laissé naître et qu'ils entretiennent.

En somme, l'homme est un être naturellement ennemi du travail, partout et toujours.

Demandez à l'Angleterre, aujourd'hui si riche et si puissante par l'industrie et par le négoce, quels efforts son gouvernement a dû déployer dans le seizième siècle pour y implanter l'amour du travail et l'activité commerciale.

Sans remonter le cours des siècles et sans sortir de chez nous, demandez au département de la Corse, par exemple, d'où viennent les bras qui, chaque année y labourent, sèment et moissonnent, et l'on vous répondra : ils viennent de Lucques, c'est l'Italie qui les fournit.

Soyons donc indulgents pour les races moins avancées que nous en civilisation ; et ne nous scandalisons pas outre mesure parce qu'elles ne se convertissent aussi vite et aussi complètement que nous le voudrions au culte du travail, encore si nouveau chez nous-mêmes.

Ce qui n'empêche pas que nous devons déployer les plus grands efforts pour leur faire modifier les coutumes qui, comme l'hospitalité arabe actuelle, ont l'inconvénient d'organiser et de perpétuer le vagabondage, sur une grande échelle, avec tous les maux qu'il entraîne à sa suite.

On comprend sans doute maintenant pourquoi nous avons dit tout d'abord que bien loin de reprocher aux Arabes de n'être pas aussi hospitaliers que dans le passé, nous voudrions qu'ils le fussent beaucoup moins encore.

A. BERBRUGGER.
